

# Une rencontre en hiver

---

## 1. Bataille d'hiver

Je revenais de Pau. Il faisait froid, le vent du nord, le *Septentrio* des Romains, que nous nommons noroît, les Grecs *Borée* et les anciens marins *vent de galerne*, soufflait en mauvaises petites rafales aigres et sournoises. J'étais bien aise de retrouver mes pénates, après avoir passé les fêtes de fin d'année chez mon grand ami Fabien, lequel a résidence dans une somptueuse maison béarnaise à croupe faîtière et à mansardes à visière, ouvrant au sud sur la joyeuse collerette blanche des Pyrénées.

Depuis quelques instants, toutefois, ma bonne humeur subissait l'amoindrissement de cette intuition qui tinte d'autant plus clair à l'oreille intérieure que l'habitude d'y avoir recours lui prête une indéniable vertu prémonitoire : c'est que la température, basse, et les nuages, nombreux, annonçaient indubitablement une chute de neige imminente. Il faut savoir que j'habite à près de mille mètres d'altitude et que la propriété où loge ma chartreuse est conformée de manière à interdire à tout véhicule non équipé de s'en extraire dès que la couche atteint une certaine épaisseur. En d'autres termes, chaque fois qu'il neige, je risque la réclusion à domicile.

Cette incarcération hivernale est de peu de conséquence du moment que le réfrigérateur, le congélateur et les armoires à victuailles sont abondamment garnis à soutenir le long siège des frimas. Il n'en va pas de même lorsque l'étourderie ou la négligence fait entaille à cette prévention. Survivre alors dans un pot à moineau de tous les diables, isolé, et de surcroît juché sur une éminence si ardue à atteindre qu'on y développe mieux qu'un sportif professionnel sa condition physique, devient un acte de plus pur héroïsme que n'importe lequel des travaux d'Hercule, treizième excepté<sup>1</sup>.

En dépit de mes inquiétudes sur la méchante face que prenait le temps, j'étais relativement tranquille. Cependant, je n'ignorais pas que la difficulté majeure du parcours dressait l'épouvantail de la dernière ligne droite, laquelle s'illustrait dans mon cas personnel d'une toute petite route dénuée de glissières de sécurité surplombant un ravin de deux cents mètres de profondeur qui dégringole presque à pic dans le gave d'Ansabère. Ce raidillon est périlleux ; deux voitures ne s'y croisent pas de front. Par chance, il court en droite ligne jusqu'au pont de la Bigue, lieu éponyme de mon quartier résidentiel, ce qui nous sauve pas mal des tête-à-queue toujours possibles, quand bien même votre voiture chausserait des pneus spéciaux, comme c'est mon cas.

Jusqu'à Oloron Sainte-Marie, tout alla pour le mieux. Il y avait bien quelques menus flocons qui dansaient artistement dans l'air, mais rien qui fit augurer un déchaînement de bourrasque. Pour me rasséréner sur l'issue favorable de mon voyage, j'écoutais la pimpante musique du Barbier de Séville, de Rossini. J'en étais à la confrontation entre Bartholo et Rosine, c'est à dire, dans ma version préférée, entre Fritz Ollendorf et Maria Callas, lorsqu'à l'issue du petit bourg de Sarrance, j'aperçus une silhouette, sur le bas côté de la route, pouce levé vers le ciel.

Malgré mon jeune âge, je ne suis pas garçon à abandonner mes pareils à leur sens réprouvé dans un blizzard. Le blizzard n'était pas encore d'actualité, mais ce n'est pas un motif suffisant pour ne pas s'acquitter de son devoir de bon chrétien que je suis. Aussi fis-je halte, tout glorieux de la satisfaction d'endosser le costume du bienfaiteur de mon prochain, ce en faveur de quoi je serai loué aux siècles des siècles. Le prochain, nonobstant, se pressait à ma rencontre. J'ouvris

---

<sup>1</sup> Ceux qui ont lu *l'Ingénu* de Voltaire sauront de quoi il en retourne de cette treizième besogne, jamais mentionnée dans les classes des collèges, sans doute pour dissuader les collégiens et les collégiennes de s'en faire une application personnelle.

la vitre du passager, une juvénile figure ronde et rouge, avec un nez qui coulait, me sourit et me dit :

– Vous pouvez m'emmener le plus loin possible par là ?

Par là, c'était ma direction, à savoir celle du col du Somport, par conséquent de l'Espagne. Je répondis :

– Je vais jusqu'à l'embranchement de Lescun.

– C'est loin ?

– Vingt-cinq kilomètres.

– Bon, je peux monter ?

– Ben oui, puisque je me suis arrêté...

Et le charmant godelureau de s'engouffrer à bord, après avoir serré sur le siège arrière, le coffre étant plein, un gros sac de voyage.

Il est dans l'usage qu'un passager entame la conversation en témoignage de sa gratitude infinie pour le service rendu. C'est ce que fit mon touriste, après avoir ôté son bonnet :

– Je m'appelle Johan, dit-il.

– Moi, c'est Vivien.

– Je suis content, reprit-il, de vous avoir rencontré. Je commençais à me faire du souci...

– La neige est dans l'air, fis-je d'un ton badin ; j'espère que vous n'allez pas trop loin...

– Je dois être à Huesca ce soir.

– A Huesca ?

– Oui.

– Aucune chance.

J'avais prononcé ces deux mots sur le ton laconique du prophète sûr de sa prédiction. Johan, appelons-le par son prénom désormais, en conçut un roulement de gros yeux mi-partie étonnés et anxieux :

– Vous croyez que...

– Ecoutez, interrompis-je, je ne voudrais pas être l'oiseau de mauvais augure, mais Huesca est à près de cent bornes, et dans une demi-heure, la tempête lancera sa première charge ; malheur aux retardataires *anuités*.

– C'est quoi, *anuités* ? fit le garçon.

– Ça veut dire *égarés par la nuit*. C'est un vieux mot, très joli, d'ailleurs...

– Ah bon...

Ce discours, même illustré de sa note lexicographique, était d'une trempe à rembrunir le plus insouciant des écervelés. Il en résulta sur la mine de mon compagnon une contrariété qui semblait évaluer la pertinence de mes paroles. Tout à coup, il soupira et dit :

– Vous avez sans doute raison, il vaut mieux que je m'arrête avant. Vous connaissez un hôtel dans le coin ?

– Un hôtel ? fis-je en riant. Qu'avez-vous besoin d'un hôtel ?

– Ben, pour ce soir...

– Parbleu ! nous avons le même âge, autour de vingt ans, et...

– ...dix-neuf, rectifia Johan.

– Dix-neuf, continuai-je, et moi vingt. Cette mitoyenneté de jeunesse impose à ma conscience de vous offrir l'hospitalité.

Quoique débitée sur le mode léger et plaisant, la proposition ne pouvait que remplir mon hôte de beaucoup d'embarras. Car je vous le demande, qui de vous ne serait pas gêné de s'entendre offrir le gîte et le couvert de la part d'un personnage qui vous était encore inconnu cinq minutes plus tôt ?

Vous pensez bien qu'étant l'auteur de l'écueil, j'avais prévu le moyen de l'enjamber, besogne que je confiai à mon éloquence d'ancien élève des jésuites :

– Vous savez, fis-je, nous vivons dans une société qui ne s'entraide pas trop, en dépit de la rutilante vitrine des téléthons et autres pantalonades philanthropiques. Du coup, tout ce qui s'écarte des usages consacrés inspire dans le meilleur des cas l'étonnement, dans le pire la suspicion. Répondez-moi sans ambages : que pensez-vous de cette alternative d'une nuit à geler sur la route, dans le froid, dans la solitude, avec la certitude de ne rencontrer personne, car par les temps de blizzard, pas un chat ne met le nez dehors, ou bien de vivre la même nuit bien au chaud dans un bon lit avec une couette énorme à hiberner jusqu'au printemps, et ceci après une douche roborisante, un apéritif cordial et un pot-au-feu gascon à en reprendre trois fois, tant c'est délicieux ?

J'avais proféré ce trait d'une tirade continue. J'attendais la réaction. Elle vint, après quelques secondes de réflexion :

– Mais... c'est qu'on m'attend, et...

– ... et le mieux, c'est qu'on vous attende encore : je vous le répète, il va tomber des quantités de neige pire qu'à Wakkanai, station japonaise réputée pour ses hivers rigoureux.

Il fallut bien dix minutes et autant de paragraphes supplémentaires pour dérider et décider mon hôte. Mais dès le moment où il accepta, sa figure changea de couleur. Je lui surpris même un air à calculer que finalement, les circonstances présentes servaient à merveille un certain goût de l'imprévu. Ce fut donc de la façon la plus dégagée qu'il proclama enfin, comme pour clore l'épisode hospitalier :

– Bon, c'est vrai que Huesca, c'est un peu le bout du monde...

– C'est exactement ce que je pense, fis-je, avant d'enchaîner :

– Au fait, on est un peu couillons de se dire *vous*, pas vrai ?

– T'as raison ! s'exclama-t-il, en avalisant de la manière la plus efficace la motion de tutoiement.

L'instant d'après, nous riions à qui mieux mieux du joyeux tour que nous jouait le hasard, qu'on ne loue jamais assez dans les moments où, sans le solliciter, il vient frapper à votre porte. Johan, revigoré par la perspective de côtoyer un drôle de son acabit, mais surtout un drôle dont l'énigme commençait à s'épaissir sous son crâne, voulut en savoir plus ; aussi se montra-t-il extrêmement interrogant :

– Donc, t'habites dans la montagne ?

– Eh oui...

– Et qu'est-ce que tu y fais ?

– J'étudie.

– Seul ?

– Seul.

– Mais, en général, les études, ça se fait en classe, dans une école...

– Moi, j'étudie par correspondance.

– C'est bien ?

– Il faut s'accrocher, c'est plus dur que quand on a un prof ; mais à défaut du prof, j'ai un conseiller par Internet. A part ça, c'est la liberté.

– La liberté, ouais ! Mais d'être isolé comme ça... t'as des copains, au moins ?

– Bien sûr.

– Du coin ?

– Du coin et d'un peu plus loin. Ils viennent régulièrement, aux week-ends, aux vacances, aux anniversaires...

Johan se gratta le nez, se moucha, puis reprit :

– Mais, pour vivre comme tu fais, il faut avoir les moyens ?

– Papa et maman fournissent à l'escarcelle du fiston.

Là, Johan se mit à rire :

– T'as des expressions terribles, toi ! *Fournissent à l'escarcelle*, je l'avais jamais entendue, celle-là. Mais je l'ai comprise tout de suite, remarque bien.

– Tant mieux, tu as la cervelle déliée, j'aime ça.

– C'est tes parents qui t'ont convaincu d'étudier par correspondance ?

– Tu penses ! ça coûte moins cher qu'une pension : la maison leur appartient, et ils me l'ont donnée *en avance d'hoirie*.

L'avance d'hoirie, vieux mot pour avance sur héritage, n'eut pas le même succès que *fournissent à l'escarcelle*. Johan poursuivit, de plus en plus déconcerté :

– Bon, d'accord, c'est cool si tu veux, mais quand même, tu t'emmerdes pas, des fois ?

– Des fois, oui.

Il continua, sur un ton rêveur :

– Je ne sais pas si j'aimerais me trouver à ta place ; j'aurais les boules...

– Le travail m'occupe. Et puis, je te l'ai dit, à l'époque des vacances, mes copains se pointent, c'est réglé comme du papier à musique : un coup avec eux, un coup sans eux. J'aime ces contrastes, ils font apprécier ce qu'on n'a plus par le souvenir de l'avoir eu et la perspective de le ravoir bientôt...

Tandis que nous conversions ainsi, le ciel n'avait cessé de s'assombrir. Mon optimisme du début s'était un peu écorné. Je n'en disais rien à Johan, mais les flocons qui à présent virevoltaient dans la grise pénombre de cette fin d'après-midi prenaient une inquiétante consistance. Ce qui augmentait ma crainte, c'est qu'ils ne glissaient plus sur le pare-brise, ils le heurtaient ; indice que le corps de l'ouragan était abondamment approvisionné en réserves. Je décidai de piquer des deux<sup>2</sup>.

Quand on habite comme moi la montagne, on a ses repères : ce qui se passe dans la vallée donne la mesure d'une échelle climatique simple à calculer et qui se résout en une rapide équation : à raison d'une perte de six dixièmes de degrés par cent mètres, compte tenu que le dernier bourg que nous devons traverser se situe à cinq cents mètres et que ma maison loge à neuf cents, comme la température extérieure, prélevée par le thermomètre de la voiture indiquait trois degrés sous la ligne, faites le compte, cela ramenait celle de l'endroit où nous allions à moins de cinq degrés négatifs. Ajoutez à cela que plus l'altitude augmente, plus les précipitations s'aggravent. Toutes ces raisons soudées ensemble aboutissaient à cette conclusion, selon moi fort logique : plus vite nous arriverions, mieux nous nous porterions.

A l'embranchement de la route de Lescun, les ennuis sérieux commencèrent. Le vent avait fraîchi et la neige tombait à présent si drue que les essuie-glace ne ménageaient plus qu'une hypothétique visière à travers laquelle j'avais du mal à discerner la route. Johan, manifestement soucieux, me dit :

– Tu es sûr de toi ?

– Pas le moins du monde.

– Merde ! et si on se plante ?

– On finira à pied.

– A pied ?

– Pas d'autre solution : entre la voiture et le blizzard, c'est un combat. L'un surclassera l'autre, forcément.

– Nos atouts ?

– Ne pas traîner, ne pas aller trop vite, avoir la visière nette.

– Nos faiblesses ?

– La peur.

– Tu as peur ?

– Je fais comme si que non.

Pour parvenir à Lescun, il faut contourner douze fois autant de hautes collines, par des virages en épingle à cheveux qui se succèdent à brefs intervalles. Seulement, l'altitude ne cessant de croître, la quantité de neige croissait en proportion. Il advint qu'à mi-chemin, deux incidents, du reste fort prévisibles, se produisirent. D'abord, les roues se mirent à chasser dangereusement ; ensuite, il fut bientôt impraticable de distinguer les abords de la chaussée. Or, si d'une part cette chaussée est flanquée de rochers qui y tombent à plomb, de l'autre elle ouvre sur des précipices, dont quelques-uns sont assez vertigineux. Unique moyen de manœuvrer entre ce Cha-

---

<sup>2</sup> Piquer des deux, ou serrer les éperons, métaphore pour "aller plus vite".

rybde et ce Scylla, conduire à petite vitesse et en sous-régime, afin d'assurer la meilleure prise possible aux pneumatiques.

J'avais un bon hiver d'apprentissage derrière moi. Douze mois plus tôt, il m'avait été donné d'affronter dans des conditions similaires, en pleine nuit, sur une route totalement déserte, un assaut tempétueux de même acabit. J'étais alors vierge d'expérience et je m'en étais plutôt bien tiré, quoique avec pas mal de sueurs froides. L'aventure qui se reproduisait presque jour pour jour, mais cette fois en compagnie, introduisait dans mon esprit le sentiment d'une responsabilité qui n'existait pas alors, celle du salut d'une tierce personne.

Cependant, la bourrasque se dilatait en ouragan : la neige collait à la vitre avec une opiniâtreté de glue. Heureusement, la ventilation poussée à fond compensait en partie l'effet de cette poix et me permettait à peu près de guider la machine. Ce fut dans ces conditions dignes d'Amundsen forçant les glaces du pôle que nous atteignîmes Lescun. Restait à pousser jusqu'à chez moi ; trois kilomètres de surplus.

– Bon, dis-je, on a fait le plus long. Reste à faire le plus dur...

Pour donner une idée au lecteur de ce *plus dur*, qu'il se représente une toute petite voie de trois mètres de large qui court à flanc de montagne, serpente, ondule, se tortille autour d'un gave pour remonter ensuite sur un plateau et aboutir à un autre gave, par une pente si étroite, si resserrée que la moindre fausse manœuvre peut vous culbuter dans un abysse de deux cents mètres. Voilà la gageure que j'avais à relever. Johan ne disait plus rien et respirait haut et fort. Moi, spartiate, statue figée dans une expression hiératique, je venais d'entrer dans cet état d'hypnose qui monopolise les ressources de ce sixième sens dont on dit qu'il transcende les facultés. C'est ainsi que nous franchîmes le pont du gave de Lescun, au prix d'une multitude de prouesses où la juste appréciation du bon acte commis au bon moment se dompte à délier une à une les tentacules des hydres de l'hiver acharnées à ligaturer le pauvre voyageur avant de peaufiner son ouvrage par l'étouffement. Jamais la toute-puissance d'un sang-froid dont j'étais le premier à m'étonner ne m'avait aussi bien servi qu'en ces minutes suspendues à la main ferme de celui qui apprivoisait les éléments avec un calme impavide. Tantôt une congère était évitée en souplesse, tantôt je profitais d'un endroit du bitume plus libre que les autres pour relancer l'automobile. Tout cela s'accomplissait à la manière d'un vaisseau qui louvoie entre les écueils. Tout à coup, je dis à Johan :

– Bon, tiens-toi ferme au bastingage, c'est la dernière ligne droite. Ça passe ou ça casse.

Johan ferma les yeux ; j'écarquillai les miens. La nuit était à présent complète. Dans le halo des projecteurs, un fourmillement hideux de papillons blancs dansaient autour de nous une espèce de pyrrhique démoniaque. La voiture, secouée, ballottée comme esquif au Cap Horn, tenait bon, mais la couche de neige formait à présent des intumescences de plus en plus coriaces. Par bonheur, l'ultime raidillon qui menait à ma maison était, comme je l'ai dit plus haut, en pente favorable et droit comme un fil. Je m'élançai ; la voiture, bien alignée, ne broncha pas. Tant que la pente fut modérée, elle se comporta admirablement. Restait à aborder une vingtaine de mètres pendant lesquels la déclivité redoublait. Ce fut un moment homérique : impossible, évidemment de freiner sur une neige qui nous aurait infailliblement projeté soit à gauche, sur un éperon rocheux, soit à droite dans le ravin. Johan, au bord de l'apoplexie, bégaya :

– Vas-y doucement, laisse aller ; la neige, ça fait comme un frein.

Il avait raison : ce qui eût été ennemi dans le sens ascendant, la descente le changeait en allié ; la voiture mordit dans la neige dont elle se fit une entrave naturelle, ce qui stabilisa la vitesse. Les pneus spéciaux y jouèrent à merveille leur propriété rénitente. Ce fut avec un soulagement composé d'expirations bruyantes que nous arrivâmes au pont de la Bigue et que, prenant soudain un élan décidé, d'un coup de volant magistral je parvins à hisser l'automobile sur le petit tertre qui menait à l'entrée de la propriété. Je coupai le moteur et, me tournant vers mon hôte :

– Encore un effort, dis-je : on ramasse ton bagage, tu me suis, et on est chez moi avant qu'on ait eu le temps de disserter sur les événements contingents et non contingents de ce monde.

– Et tes affaires dans le coffre ?

– Il vaut mieux remettre au lendemain ce qu'on ne peut faire le jour même, répondis-je, tout fier de prendre l'axiome à rebours.

Cinq minutes plus tard, la face rougie, le vêtement immaculé d'une pellicule blanche qui nous identifiait à d'improbables pères Noël, nous poussions la porte d'entrée avec le sentiment d'accéder de la trappe de l'Érèbe à l'Olympe.

---

## 2. Dispositions nocturnes

U e qui se passa dans l'heure suivante résume le caractère des deux acteurs en présence, dont j'avoue que je fus bien aise que mon hôte l'eût en partage : la lumière donnée, je ranimai le feu dans mon grand poêle-cheminée espagnol, lequel répond au nom de *la Mancha*, appareil d'une efficacité magnifiquement adaptée aux rigueurs de la mauvaise saison montagnarde ; puis, avec l'empressement que requérait notre état dégoulinant, je fis la remarque qui s'imposait :

- Il s'agit de se mettre au sec rapidement, pas vrai ?
- Tu l'as dit ! fit Johan en ôtant son manteau.

Il y avait, devant le poêle, un petit banc de bois verni dont je me sers ordinairement pour m'habiller au sortir de la douche. Je proposai à mon hôte de nous dépouiller, ce qu'il fit avec une certaine hâte et beaucoup de soupirs de satisfaction.

Il paraîtra inconcevable à beaucoup de personnes qu'ayant été tout au plus cinq minutes exposés *physiquement* à la furie de la tempête nous n'eussions plus un poil de sec. Pour parler ainsi, il faut n'avoir jamais affronté un blizzard au mois de janvier. Le blizzard est un viol. Les flocons commencent par se coller à vous, après quoi ils s'insinuent à travers les hiatus, les échantures et autres défauts du vêtement. Une fois insinués, ils fondent. Gel en dehors, liquéfaction en dedans ; si bien que plus un endroit du corps, hors les pieds si vos chaussures sont de bonne qualité, n'est épargné par ces myriades de bouches qui ont fait dire à un célèbre voyageur : *il y a deux sortes de sangsues, les sangsues des tropiques qui sucent le sang, et les sangsues du pôle qui le glacent*. Les chaussures de Johan, simples baskets de médiocre étanchéité, avaient souffert comme le reste. Aussi ce fut en un tournemain que nous nous débarrassâmes de nos hardes. Ce faisant, Johan m'apparut dans la splendeur de sa beauté juvénile.

C'était un garçon au visage romantique et doux, avec quelque chose de candide qui lui prêtait l'aspect d'un enfant. Il est difficile de traduire l'ingénuité paisible, presque puérole, qui émanait de ce front large sur lequel courait en plein-cintre une frange de cheveux châtain foncés coupés court. Il avait la lèvre ourlée, le nez droit, le front haut, les yeux tendres, le regard d'un ange. Il émanait de lui une innocence qui donnait envie de lui sauter au cou et de l'embrasser. Sa compagnie, surtout si proche, car sur notre banc, nous nous effleurions presque, propageait un bien-être que rehaussait encore l'éclat de son gracieux sourire. Dans la voiture, où les circonstances se prêtent peu aux examens approfondis, je n'avais fait que prendre l'écume d'un personnage qui, à présent, se montrait à nu, sous les deux acceptions du terme. Comme nous étions trempés jusqu'aux os, j'avais extrait d'une armoire deux robes de chambre très épaisses à doublure de laine, qu'on appelait autrefois douillettes. Nous nous y enveloppâmes avec le sentiment de résurrection qu'aurait sans doute eu Scott s'il était parvenu à son refuge. Mais avant cela, nécessité de congédier la vieille braverie : ce fut un spectacle assez comique de voir nos habits s'amonceler un à un à nos pieds et composer bientôt un tas informe où se mêlaient pulls, tee-shirts, chaussettes et slips. Car, autant vous le dire tout de suite, nos sous-vêtements non plus que le reste n'avaient échappé aux effractions des intempéries. Je notai avec joie que Johan n'était pas embarrassé de pudeur et qu'il avait retiré avec un naturel confondant un joli slip bleu, lequel au demeurant n'était plus qu'une serpillière.

Tandis que nous nous réchauffions ainsi, serrés dans nos peignoirs, le feu s'animait, la chaleur se répandait, nos épidermes cessaient progressivement de trembler, et nos gosiers, enhardis par l'ambiance chaleureuse de ce début de soirée, recevaient le réconfort d'un excellent whisky dégusté avec toute la délectation qu'il méritait.

Après les fureurs de la bourrasque, s'abandonner à la magie d'un de ces instants où le bien-être se joint au plaisir d'être réunis pour le partager, c'est un privilège inappréciable. Tandis que je versai le whisky, Johan était tombé dans une attitude rêveuse en parfaite conformité avec l'ambiance poétique de cette solitude à deux :

- C'est bizarre, dit-il en traînant la voix, ces rencontres qu'on fait parfois...

– Oui, c'est bizarre, répondis-je ; hasard ou providence, va savoir...

– Tu dirais quoi, toi ?

– Je pencherais plutôt pour la providence, quoique...

– Mon avis là-dessus, continua Johan, c'est que si c'est la providence, c'est pour qu'il y ait des suites ; autrement, c'est le hasard.

– Pas mal jugé, fis-je. Mais pour les suites, du moins les immédiates, pardon si je me montre un peu prosaïque, elles se résument à ceci : la douche et le dîner.

– Entièrement d'accord ; il y a des urgences.

– Tu as des fringues de rechange ?

– Oui, dans mon sac.

– Alors, vas-y en premier ; pendant ce temps, je mets réchauffer le pot-au-feu dont je t'ai parlé.

– Ah oui... celui dont on reprend trois fois !

Quelques instants plus tard, l'eau coulait dans la salle de bains et une odeur à vous faire évanouir de faim imprégnait la maison, *du haut jusques en bas*. Du reste, Johan ne s'éternisa pas, non plus que moi. Il ne s'était pas écoulé dix minutes que nous nous retrouvâmes, cette fois habillés de frais et de sec, autour de la table où, en attendant que le dîner fût prêt, nous nous en servîmes *un petit dernier*.

De vous décrire l'atmosphère de ce repas, ce serait récapituler ce que le mot agrément traduit de joie simple, de chaleur et de bonheur discret que dégage une présence cordiale. Ces êtres qu'on ne croise guère qu'une fois ou deux dans notre vie, qui sont-ils ? Qui les envoie ? On les connaît pas, et pourtant on sent avec eux en familiarité. Rien n'est mystérieux comme ces adhérences spontanées. Quel fil relie, dans l'espace et dans le temps, ces improbables conjonctions ? Sans doute le saurons-nous à cette heure où le voile se déchire et nous montre, dans la splendeur de la vérité pure, ce que notre perception humaine ne nous permet pas de comprendre.

Le propos, pendant le dîner, n'avait pas été aussi copieux que le pot-au-feu, en faveur duquel Johan ne tarit pas des plus fastueux épithètes. On eût dit que chacun de nous se réservait pour la société plus propice aux conciliabules d'une chambre tendue de pénombre. Cela était si vrai que le repas fini, nous nous hâtâmes de gagner notre alcôve.

Celle-ci n'est pas très grande, mais elle répare ce léger défaut par d'exquises qualités de confort. Imaginez un rectangle de six mètres sur trois au plafond en mansarde jointoyé de lattes de sapin d'une jolie teinte claire. Au milieu de ce rectangle, la porte d'entrée. A gauche, rencognée contre le mur et dans l'alignement de la largeur, le grand lit dévolu à Johan ; à droite, lui répondant en symétrie inversée, le mien, plus petit. Entre les deux lits, un espace comblé par divers meubles dont une armoire à vêtements. Chacun des lits est pourvu de sa table de chevet elle-même décorée d'une lampe à ampoule de couleur, verte pour Johan, bleue pour moi. Lorsqu'on donne les deux lumières conjointement, on se voit à travers l'étrange diaphanéité d'une espèce d'estompe où les détails se noient dans un profil de théâtre.

Les situations exceptionnelles vont à cru dans les tempéraments et les mettent volontiers en exergue. La liberté d'allure, qui ne demandait que le secours de la liberté de parole et lui faisait pour ainsi dire des avances, avait jeté entre nous une passerelle où nous sentions qu'il nous était demandé de faire chacun une moitié de chemin pour nous joindre au milieu. C'est du moins le sentiment qui poussait de bouture à mon intuition : car aussitôt couchés, nous n'eûmes de cesse de prétexter tous les sujets de conversation possible pour rester éveillés : c'était une bouteille d'eau qui manquait, car on ne dort pas sans avoir de quoi boire au pied de son lit, le feu du poêle à ranimer, un volet qui claquait au vent, toutes sortes d'échappatoires charmantes et puériles destinées uniquement à prolonger l'état de veille si prolifique entre garçons nouvellement associés et, j'en étais sûr à présent, de fort solide accointance.

L'un de ces prétextes réussit mieux que les autres ; alors que nous riions de je ne sais plus quelle plaisanterie de potache, je m'exclamai :

– Au fait, ça te dirait, un bon cigare ?



– Pourquoi pas ? fit Johan, tout excité ; ordinairement je ne fume pas, mais l'occasion fait le larron.

Je me levai, descendis au salon, m'emparai de deux cigares, remontai et en donnai un à Johan. Restait à les fumer ensemble, ce à quoi aucun de nous n'aurait dérogé pour tout l'or du monde. J'enfilai mon peignoir et vins m'asseoir sur le lit de mon camarade.

Jusqu'ici, nous n'avions échangé que des propos ordinaires, de ceux qui ont cours entre jeunes gens disposés à jeter leur gourme. Un pressentiment me susurra qu'il était temps d'entrer en matière plus poussée. J'induisais la pertinence de cette initiative de la figure de Johan, devenue soudain non plus grave, la gravité n'eût pas été de saison en cette soirée si singulière, mais plus pénétrée. Comme je m'étais assis en tailleur à ses pieds, posture rapidement inconfortable, il me pria de m'adosser au mur, ce que je fus bien aise qu'il justifiât par cette réflexion :

– On est un peu éloignés, d'un plumard à l'autre. C'est pas gênant quand on fait les fous comme tout à l'heure, mais pour discuter on est obligé de forcer la voix, et puis il faut s'accouder en se penchant vers l'autre, ça devient douloureux dans les bras, à force...

– Si j'avais prévu, rétorquai-je, qu'un type aussi sympa viendrait passer la nuit chez moi, et qu'on s'entendrait si bien, j'aurai approprié la chambre différemment.

– On s'avise pas de tout. Merci pour le *sympa*, je te le retourne, et le plus enchanté des deux, c'est plutôt moi.

– Ça, j'en suis pas certain, fis-je dans un élan d'enthousiasme ; tu vois, c'est drôle, j'ai l'impression de te connaître depuis des années.

– Il paraît que quand on a des atomes crochus, ça fait cet effet-là.

– Je ne connais pas la cause du phénomène, mais je le trouve épatant.

– Moi aussi...

En cet instant, un petit frisson de froid me saisit. Il est vrai que la chambre n'était pas chauffée et qu'en dépit du peignoir mon épiderme s'en ressentait. Je voulus allumer. Johan se poussa un peu sur le côté et me dit, sur un ton apparemment indifférent :

– T'as qu'à te mettre sous les couvertures, ça fera comme deux explorateurs polaires qui couchent sous la même tente.

Je me mis à rire :

– J'ai juste un problème, fis-je, c'est que quand je suis bien, j'ai tendance à laisser le gros dodo s'emparer de moi sans résistance...

– Et alors ? On pourrait même se faire l'apologie du sommeil en s'endormant ; j'ai fait ça une fois avec mon cousin, c'est resté dans les annales...

Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour présumer que la proposition de Johan de dormir à ses flancs avait agi sur ma sensibilité avec la vivacité d'un aiguillon enfoncé dans la chair. Conséquence immédiate, l'impossibilité de m'exécuter sans éconduire d'abord la secrète contracture qui levait l'étendard et menaçait d'arborer les oriflammes. Cette convulsion était d'autant plus tyrannique que la facilité avec laquelle Johan m'avait convié à une promiscuité de circonstance ne pouvait ignorer la nécessité de l'abandon du peignoir. L'idée que sous couvert d'altruisme il eût par ce biais ouvert un champ à de plus amples complicités me comblait d'une telle frénésie que je dus courir au change sur mes atermoiements. Cependant, trop de manœuvres dilatoires risquant de décourager, je finis par me jeter à l'eau ; je prétextai un besoin pressant et je ne remontai qu'après avoir dompté ce qui devait l'être. La suite fut plus aisée à exécuter : prenant un ton magnifiquement désinvolte, je me jetai à sa droite, j'enlevai la robe de chambre et je me glissai à couvert des draps déjà chauds d'une présence dont les effluves lâchèrent aussitôt la bride à l'énorme contention que je m'étais imposée pour ne rien en laisser apercevoir. Une gentille remarque me tint lieu de bienvenue :

– T'es bien ?

– Et comment ! fis-je en m'étirant. Et d'ajouter, *sotto voce* :

– Et toi ?

– Moi, je n'ai jamais été si à l'aise...

Bonheur précieux et unique : j'avais à mes flancs un garçon beau comme le jour dont chaque geste, chaque remuement, jusqu'à sa façon de tirer sur le cigare me paraissaient autant d'invitations à charmer les attentes d'une connivence livrée à ses adorations muettes. Nous avions disposé le cendrier entre nous et, accoudés de profil, face à face, nous nous regardions en souriant avec cette ingénuité qui ne dissimule plus son ravissement.

Un détail, tout de suite, me frappa : Johan fumait à petits coups et reposait souvent le cigare pour s'étirer en longueur, bras derrière la tête. Le cigare étant de taille honnête, inutile d'être savant pour prévoir que nous n'en viendrons pas à bout avant longtemps. Ces retardements, auxquels je m'empressais d'apporter mon concours, répondaient-ils à une volonté de nous conserver dans un proche voisinage riche de sous-entendus ? Je n'en doutais plus, à telle enseigne que mon pied ayant heurté celui de Johan, il ne manifesta aucune surprise et ne le retira pas. Premier contact audacieux qui fit rouler dans mon ventre un grondement de séisme.

Cependant, le retour à la conversation s'imposait, ne fût-ce que pour meubler la fumette. Ce fut dans l'ivresse implicite et silencieuse d'un coudolement rapproché que je décidai de l'entamer :

- Et tes...enfin ceux que tu devais retrouver à Huesca ?, fis-je.
- Ils doivent se douter que je ne viendrai pas, répondit Johan, vu la tempête.
- Excuse-moi, dis-je subitement, j'aurais pu te proposer de leur téléphoner.
- Ça ne fait rien ; je les appellerai demain.

Dehors, le vent, qui n'avait cessé de mugir, lançait de violentes rafales dont les volets témoignaient la fureur par d'aigres sifflements. J'avais peur qu'à un moment ou à un autre, l'électricité ne vînt à manquer. Johan, plus amusé qu'effrayé de cette perspective, se redressa assis et dit, tout joyeux :

- Et alors ? ce ne serait pas excitant de se trouver coupé de tout ? Après, on écrirait l'aventure...

- C'est vrai, fis-je, mais ce genre de péripétie s'apprécie à condition d'être deux. Tout seul, c'est angoissant.

- Justement, on est deux ; et puis, prendre la vie comme elle vient, c'est pas plus mal...

Je ne sais pourquoi j'improvisai l'idée d'attacher à ce propos le fil d'un dialogue sans grande originalité, mais qui pouvait délier encore plus la quenouille que nous filions :

- Au fait, tu viens de Pau ?
- Non, de Bordeaux.
- Tu faisais du stop depuis Bordeaux ?
- Non, non : j'ai pris le train jusqu'à Oloron.
- Je connais Bordeaux : t'habites où, là-bas ?
- A Talence.
- C'est le coin des étudiants, Talence ; t'étudies ?
- Ouais, l'électronique. Mais ça ne me plaît pas. Je veux faire de la décoration. Mais

mon père n'est pas d'accord.

- Pourquoi ?
- Il dit que...enfin, que c'est pas un métier d'homme.
- Quoi ?
- Il est con, tu peux pas savoir.
- Un métier d'homme ! m'exclamai-je. Il serait pas un peu ringard, ton pater ?
- Pas seulement ringard, violent, et pas seulement violent, méchant...

Je soupirai, avant de reprendre :

- Dis donc, t'as pas l'air d'être gâté par ta famille...
- C'est rien de le dire !

Son regard s'était fait évasif, son attitude hésitante. On devinait un extrême embarras en rapide croissance, que je me hâtai d'enrayer :

- Si c'est gênant pour toi de parler de ça, fis-je, on peut éluder.

– Non, c'est pas gênant, murmura Johan, les bras relevés derrière la nuque, c'est juste que... enfin, il y a des choses que je voudrais bien te dire, mais c'est difficile.

– T'es pas obligé.

– Ça me ferait du bien de le dire à quelqu'un, mais d'abord il faut que je sois sûr...

– Sûr de quoi ?

– De..., de..., enfin que tu ne le prendrais pas mal.

– Et pourquoi je prendrais mal des confidences ? C'est déjà un grand honneur de me les faire.

– Oui, mais, des fois, on est bien ensemble, comme ce soir, et puis tout à coup un détail fout tout en l'air.

– N'aie aucune crainte, fis-je, de plus en plus intrigué ; je ne sonde pas les arcanes d'autrui par curiosité malsaine ; tu vois, j'ai des tas de défauts, mais il y en a deux dont je ne suis dépourvu, c'est l'avarice et la sournoiserie.

– Je sais, je m'en suis aperçu.

Il y eut quelques secondes de silence. Soudain, Johan prononça ces paroles, sur un ton pénétré qui annonçait bien des dessous :

– T'as des préjugés ?

– Moi ? Non, du moins je ne crois pas.

J'avais répondu avec cette hâte un peu frustrée qui entrevoit, par-delà le précis de la question, toutes les causes possibles dont elles découlent. Un courant chaud m'était monté aux tempes. En même temps, poussé par je ne sais quel instinct, je mis le pied à l'étrier :

– Tiens, fis-je, en domptant mon sang-froid, je vais énumérer les points de préjugés possibles : raciste, non ; sectaire, absolument pas ; conformiste, alors là c'est tout le contraire.

– Il y a aussi l'homophobie, fit Johan en rallumant son cigare.

J'avais compté cette matière dans ma liste, mais sans avoir eu le cran de l'y intégrer, du moins tout de suite. La remarque de Johan m'y ramena avec la cuisson d'un fer rouge sur la peau. Je respirai haut et fort ; qu'on essaie de se représenter l'effort auquel je dus m'astreindre pour répondre le plus naturellement qu'il m'était loisible :

– L'homophobie, c'est de l'ignorance.

Chose étonnante dans une situation pareille à la nôtre où mes allusions précédaient les essors du discours direct en le sollicitant, ma réponse avait éveillé chez Johan un intérêt qui se déduisait d'une curiosité intellectuelle assez puissante pour reléguer l'émotion en arrière-plan. Ce fut sous cet emblème qu'il m'adressa une remarque propre à engager une causerie aussi captivante par la forme que discursive par le fond :

– Tiens donc ! fit-il ; je serais curieux d'entendre ton avis là-dessus.

Je tirai un bon coup sur mon cigare, avant de reprendre :

– Oui, c'est de l'ignorance, fis-je. Les gens sont stupides. Ils voient toute chose à travers un prisme déformant, celui que leur impose la société, c'est à dire les bonnes manières, la pensée correcte, le décorum en un mot. Hors de la religion, point de religion, la formule s'adapte à la matière comme tenon à mortaise. Ce serait admirable, si ce n'était à pleurer.

Je fis une pause, sous l'œil assez stupéfait de mon camarade :

– Si nous voyions un peu plus loin que le bout de nos chaussures et l'écran de nos ordinateurs, continuai-je, nous apprendrions peut-être que la vie est mystère, que tout ce qui s'y trouve relève d'une énigme que notre tâche est non de débrouiller, car cela ne se peut pas ici-bas, mais de dégrossir. L'homophobie, dans ce contexte, est une des plus terribles concrétions de l'esprit de bêtise crasse qui sert d'appui aux haines et aux violences que tout homme a besoin d'exprimer pour s'en faire accroire envers les autres, lesquels sont toujours plus ou moins ses subordonnés. Comme il n'est plus permis d'aller à la chasse aux *ratons*, aux *nègres*, aux *youpins* ou aux *nyakoués*, termes chers aux aficionados de le Pen, on se rabat sur ceux qu'on appelle les pédés, sans savoir du reste que ce mot, pédé, signifie tout autre chose. Détournement de la lettre : les sociétés fourbes ont le racisme qu'elles peuvent...

Johan, immobile, m'écoutait bouche bée. Je repris :

– Voilà pourtant un sujet de dissertation où l'aspect spirituel perce les raisonnements à perte d'haleine et les met un à un hors jeu. On n'enseigne pas ça dans les écoles, la spiritualité. On a tort. La civilisation marche sur la tête et ne jure que par le CAC 40 et autres inepties façonnées de toutes pièces par les marchands du temple. Si les hommes, au lieu de bander pour un euro de plus ou de moins dans leur bourse, consentaient qu'un garçon ait le droit de bander pour un autre garçon, s'ils ajustaient à cette chose naturelle la réflexion qui s'impose, ils s'apercevraient de ceci : toute règle suppose son exception, toute généralité admet son démenti. C'est le principe édicté par la philosophie orientale du Yin et du Yang : aucune surface n'est uniforme sans dénoncer l'existence de son contraire. Pour les imbéciles, épine dans le pied ; pour les poètes, grain de beauté sur le visage. De ce point de vue, l'homosexualité est un mystère : comment un principe essentiel à la procréation, donc à la propagation de l'espèce, est-il amené à se contrarier lui-même ? A quel titre ? D'où procède cette *anomalie*, dans le sens strict du mot ? De la perversion du siècle ? Si cela était, ce *vice* serait borné aux temps qui l'ont vu naître. Mais ce n'est pas le cas, l'homosexualité existant depuis que l'homme est l'homme. Alors, quoi ? Où chercher la réponse ?

Johan, éberlué de ce que je venais de débiter d'un seul souffle d'éloquence, murmura :

– Vas-y, je t'écoute...

– Je poursuis : où chercher la solution ? Peut-être dans la nature foncière, je dirais même primitive de l'homme.

– Je ne comprends pas...

– Attends, tu vas comprendre : qu'étions-nous avant ?

– Avant quoi ?

– Avant de venir sur terre.

– J'en sais rien.

– Tu n'en sais rien, ni moi non plus, ni personne. Enigme apparemment insoluble, pas vrai ?

– Ça, oui !

– Et bien, ce qu'on ne peut trouver par la déduction, le syllogisme, l'équation, bref par la logique, on le trouve par d'autres moyens.

– Je ne comprends toujours pas.

– Ecoute : notre venue en ce monde n'est pas fortuite.

– Tu crois ?

– J'en suis persuadé : elle répond à un but...

– Lequel ?

– Celui-ci : accomplir notre tâche.

– Notre tâche ?

– Oui, notre tâche : nous avons tous un ouvrage sur le métier, qui attend. Le difficile, c'est d'abord de trouver ce que c'est que ce travail. Ensuite, on empoigne l'outil pour œuvrer, ce qui n'est pas moins ardu.

– Tout ça, c'est bien beau, fit Johan, mais pourquoi une tâche ?

– Je répète ma question : qu'étions-nous avant ?

– J'ai toujours pas la réponse.

– Johan !, fis-je avec un certain enthousiasme, je vais te citer un grand auteur, Victor Hugo.

– Ah oui, Victor Hugo ; on ne le lit plus trop, aujourd'hui...

– Je sais : on aime mieux les mémoires de Loanna, Titeuf et le dernier Goncourt, tirage cent exemplaires tant c'est passionnant. Le monde de l'édition est un panier à crabes composé pour l'essentiel de gracieux ignorants uniquement occupés à rentabiliser leurs offices et n'hésitant pas à sacrifier le génie, méprisable à leurs yeux, sur l'autel sacré de leur bilan comptable. Ce n'est pas autrement qu'on fait un pays d'ânes bâtés. Remarque bien que c'est parfaitement délibéré : plus un pays est peuplé d'aliborons, plus leur contrôle est aisée. Imagine un peu ceci : une nation lettrée, érudite, pensante, apprenant dans les livres et dans la vie le moyen de démystifier les gambades de la politique et de saper les galeries souterraines où elle a accoutumé à conserver dans le

formol les institutions nécessaires à sa pérennité ! Ce serait la fin d'un système, la fin d'un monde, infailliblement...

– Quel verve !

– Je reviens à Totor.

– A qui ?

– A Totor, à Victor Hugo.

– Ah oui, Totor...

– Dans les Misérables, que tout bon français devrait lire une fois par an, histoire de s'affermir un peu le ciboulot, il y a un passage qui est une vraie anthologie du génie visionnaire, et qui m'avait sidéré. Pourtant, j'étais dans ma toute prime adolescence, celle des premières branlottes, onze ans.

– T'étais deux fois en avance, dis donc ! fit Johan en souriant sous cape.

– Pourquoi tu dis ça ?

– A onze ans, lire les Misérables et se branler, c'est de la précocité tous azimuts.

– Tu trouves ?

– Et comment ! Mais continue.

– Ce passage, donc, disait ceci, je cite de mémoire : *qui suis-je, moi qui vous parle ?*

*Qui êtes-vous, vous qui m'écoutez ? Sommes-nous bien sûrs de n'avoir rien fait avant ? La vie n'est pas sans ressemblance avec une géôle. Qui sait si nous ne sommes pas des repris de justice divine ?*

– Il a dit ça, Victor Hugo ?

– Aussi vrai qu'il a été bouté hors de France par l'empereur d'opérette Napoléon III !

– Mais c'est génial ! s'écria Johan en se redressant sur les coudes.

– Eh oui ! Seulement personne, ni dans les écoles, ni dans les familles pour se pencher sur la valeur de cette réflexion intuitive si capitale.

– Le rapport avec l'homosexualité ?

– Ceci : ce que nous étions avant explique peut-être ce que nous sommes aujourd'hui : intelligence, beauté, condition sociale, appartenance à telle ou telle race, j'en passe et des plus nombreux comme par exemple notre plus ou moins de chance ou de malchance, tout est lié, tout vient d'un passé dont la mémoire ne subsiste pas et qu'il faut tenter de démêler à travers les écueils de notre cheminement terrestre.

– C'est donc ça ce que les religions appellent la foi ?

– Exactement. Sauf qu'elles accommodent la foi à leurs sauces, une pour chaque dogme et la moins divine étant la plus fêtée, témoin hier l'Inquisition, aujourd'hui les intégristes de tous poils, al qaïda en tête. Le vrai croyant, c'est celui qui ne va jamais ni à l'église, ni à la mosquée, ni au temple, ni à la synagogue. Le vrai croyant, c'est celui qui cherche Dieu seul, dans la fière humilité de son indépendance et de sa liberté. Toute secte, toute église est un licou ; c'est, comme disait Voltaire, le ralliement de l'erreur.

– De là, interrompit Johan, l'impossibilité de condamner des choses qu'on ne comprend pas, comme l'homosexualité...

– Bien sûr : condamner les noirs parce qu'ils sont noirs, les juifs parce qu'ils sont juifs, les homos parce qu'ils aiment le même sexe qu'eux, c'est insulter au principe, c'est outrager la création, c'est cracher à la face de Dieu. Les homos sont, n'en déplaise aux hétéros, des témoins non de Jéhovah, mais de la nature profonde de l'homme.

– Je ne saisis pas.

– Je m'explique : avant (j'y reviens toujours, à cet avant), nous étions quelque chose ; ce quelque chose devait s'incarner dans un monde de dualité, de division, représenté par les contraires, jour et nuit, froid et chaud, veille et sommeil, etc. Tout à coup, Dieu assujettit l'un des avatars de cette dualité à sa transgression, et où ça ? Dans le rapport des sexes. Question : que veut-il nous dire par-là ? Quel est son but ?

– A ton avis ?

– Tu veux que je te donne ma version ?

– Ben oui.  
– Voilà ce que je pense : le retour à l'unité.  
– L'unité ?  
– Oui, l'unité retrouvée, la fin de la dualité, la fusion du Deux, principe du monde incarné, dans l'Un, pierre angulaire du monde créateur.  
– Tiens donc ! tu crois que c'est ça ?  
– Bon sang, réfléchis : sur cette terre, nous ne sommes sûrs que d'une chose, et d'une seule, c'est qu'un jour nous la quitterons. Note bien que je ne dis pas : *nous mourrons*, parce que non seulement la mort n'existe pas, mais encore ce que nous appelons telle est en réalité l'accession à cet état qui fait le fond de tous ces sentiments de nostalgie incompréhensibles qui nous étreignent parfois et qu'évidemment nous sommes bien incapables de traduire.  
– Evidemment...  
– Donc, seule certitude : nous quitterons cette terre. Tout le reste est virtualité. Tu ne peux pas plus savoir ce que tu feras demain que tu ne peux affirmer que le soleil n'existe pas.  
– C'est vrai...  
– De ce fait, condamner des choses que nous n'entendons pas devient une connerie, et de plus une connerie grave, car elle nous coupe de la réflexion nécessaire à notre avancée spirituelle.

J'avais fini mon discours. Il me restait à placer la touche finale. Je m'approchai de Johan et lui dis, avec un sourire illuminé d'une extraordinaire sérénité :

– Demain, Johan, demain est l'avènement d'un monde nouveau. Demain, c'est la naissance de l'Ere du Verseau.

---

### 3. Conséquences d'une méditation

Je ne sais combien de temps nous demeurâmes, silencieux et immobiles, à songer dans le noir, tandis que la tempête assaillait la maison avec une fureur d'Attila en campagne. Les cigares, abandonnés à l'intérêt de la discussion, fournirent un excellent prétexte pour rentrer en matière. Johan fit jouer le briquet ; comme je m'apprêtais à user du mien, il me proposa sa flamme. Je me penchai vers la lueur diffuse que tenait une main aux doigts fins et tremblants.

Une main, qu'est-ce donc ? Rien, me direz-vous. Tout, vous répondrai-je. Dans cette main, il y avait la confiance, il y avait la gratitude et il y avait l'invitation au voyage. Surtout, il s'y trouvait quelque chose qui n'existait pas avant et qu'avait introduit notre dialogue, cette fusion de deux cœurs à présent sûrs d'eux-mêmes et ne retardant le moment de s'épancher que par ce raffinement de circonspection qui embellit ce qu'il approche.

Or, rapprochés, nous l'étions. Insensiblement, nos visages avaient réduit l'espace entre eux. Comme je me trouvais à droite de mon camarade, ce fut du coude gauche que je pris posture, de demi-profil, en face de lui. La lampe de chevet jetait des ombres lascives sur nos torsos nus.

Tout à coup, Johan murmura :

- Excuse-moi, il faut que j'aille...enfin tu sais où.
- Moi aussi, répondis-je d'une voix étranglée.
- On y va ensemble ?
- D'accord.

Il se passa alors dans cette chambre une chose qui devait rester à jamais marquée dans ma mémoire : Johan, sans mot dire, éteignit et se leva. La pénombre était telle que je ne pouvais distinguer de sa silhouette qu'une vague forme indistincte. Je quittai le lit à mon tour. En ce moment, une de mes mains effleura un morceau de tissu. C'était son slip. La pensée qui me vint à l'esprit fut celle-ci : *il est donc nu*. Je le savais bien, qu'il était nu, mais cette réaffirmation d'une évidence ajoutait à l'émoi qui me dévorait cette tension irrépressible qui délivre leur visa aux grandes hardiesses de l'existence.

Johan descendit, je descendis à sa suite. Nous n'avions pas donné de lumière. Il semblait qu'une convention tacite nous liât à la nécessité de ne pas gêner par une inconvenance le charme de notre avancée sur le sentier fleuri où nous marchions de conserve. Il entra dans la salle d'eau, je l'attendis à la porte. Quand il eut fini, je pris soin de me tenir à l'écart. Il sortit bientôt, environné de pénombre, et j'entrai à mon tour.

De vous dire les pensées qui agitaient mon cœur et les tourments qui suppliciaient ma chair, c'est prétendre inutilement résumer le sens de ce sentiment qu'on n'éprouve peut-être qu'une fois au cours de sa vie, qui subordonne la passion au désir et le désir à quelque chose qui le magnifie en l'épurant. Au reste, j'eus du mal à satisfaire le besoin pour lequel j'occupais ce qu'un poète appelait *l'alcôve des émonctoirs*, et vous imaginez bien pourquoi. Je me fis alors la réflexion que Johan avait été lui aussi long à s'épancher, et que cette conséquence pouvait bien se déduire de la même cause.

Hélas, une autre réflexion vint, l'espace de quelques secondes, balayer les agréments qu'avait charriés la première : et si mon compagnon était remonté seul dans la chambre ? Et s'il s'était remis au lit ? Certainement, le prétexte des cigares épuisé, je ne me sentirais pas le front d'en inventer un autre pour reprendre place à ses côtés.

J'étais si plein de cette appréhension que je sortis en hâte des toilettes, sans prendre la précaution d'éteindre avant d'ouvrir la porte.

En cet instant, je crus défaillir.

Johan, occupé à éplucher un magazine sur le banc même où nous avions dépouillé notre braverie au sortir du blizzard, me tournait le dos. Il ne s'était pas rhabillé ; je l'apercevais de quart profil, parcourant négligemment les pages et offrant son corps ocre à la chaleur du poêle. Le magazine, posé entre ses cuisses, dérobaient les somptueux attraits de ses dix-neuf ans.

Tout cela n'avait duré qu'une seconde. Au bruit de la porte, il se tourna, et je me hâtai d'éteindre. Mais au défaut de la lumière crue, la lueur rougeâtre du poêle l'enveloppa d'un voile qui fixa sur ce corps d'adolescent l'image incomparable d'un portrait qu'on eût dit peint de main de la main de Raphaël. Jamais je n'avais été témoin d'une scène aussi saisissante, où la réalité et l'art se façonnaient l'un l'autre et semblaient se disputer ses titres de gloire.

– Tu m'as attendu ? fis-je d'une voix timide.

– Oui, c'est normal : on remonte ?

– On remonte. Tu passes devant ?

– D'accord.

Il se leva, posa le magazine sur la table, me sourit et attrapa la rampe. Je le suivis. Nous gravâmes les escaliers, lui devant, moi derrière. J'étais plein d'une effervescence à laquelle le retour de l'obscurité prodiguait de terribles commotions. Arrivés au haut, comme il entra dans la chambre, soudain son pied heurta quelque chose.

– C'est l'aspirateur, lui dis-je dans un souffle, je le laisse toujours traîner.

En disant cela, emporté par mon élan, mes jambes avaient heurté les siennes. Il ne bougea pas.

Brusquement, un éclair troua la nuit. L'orage d'hiver jeta dans la chambre une lueur blanche et fulgurante. La lueur éclipsa les derniers doutes. Alors, dans un de ces mouvements spontanés qui vous arrachent toute réserve, tremblant, ivre d'un désir qui ne s'entendait plus, j'entourai de mes deux bras sa poitrine et bégayai :

– Johan, je...

Je n'obtins de réponse qu'un ample et long soupir ; sa tête se renversa contre mon visage, ses fesses se pressèrent contre mon ventre, un vertige provoqua en moi une convulsion galvanique si puissante que je manquai d'en perdre l'équilibre.

Je ne me rappelle plus ce qui advint ensuite. Il y a, dans cette nuit qui rassemblait sous un dais unique deux êtres éperdus de bonheur, un intervalle qui échappe à la chronologie des faits. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, tandis que je couvrais sa nuque d'une myriade de baisers, j'entendis ces paroles :

– Viens..., il fait froid, on sera mieux sous les couvertures...

Je le suivis. Nous nous glissâmes dans le lit. Sans mot dire, à cause de ce froid que Johan venait d'évoquer, nous nous recroquevillâmes l'un contre l'autre. Une pluie de félicité versait l'ambrosie sur nos cœurs. Nos joues se touchèrent, nos cheveux se mêlèrent, nos haleines se confondirent. L'ivresse s'était nouée en une espèce de plénitude sacrée. Il rutilait de notre étreinte une telle puissance de joie que toute intrusion des sens y eût été un sacrilège. Je ne sais quand nous nous endormîmes, nos lèvres unies comme deux fruits gonflés de suc. Je ne le sais pas, parce que le temps s'était arrêté, parce que rien n'existait plus que l'éternité, parce que j'étais sur l'Olympe et que Johan y était avec moi, parce que son souffle faisait comme une brise sur mon visage, que son cœur palpait contre le mien, que son ventre se dilatait et se déprimait alternativement contre mon ventre, parce que les spasmes qui agitaient nos poitrines nous empêchaient de nous dire ce que nos âmes versaient l'une dans l'autre, dans la certitude d'une confiance que toute parole eût profanée.



## 4. Soleil qui luit

**L** était jour quand je m'éveillai.  
Je ne compris pas tout de suite. Les grands ébranlements de l'existence provoquent de ces amnésies. J'ouvris un œil et j'aperçus à mes côtés un corps qui reposait sur le ventre. Je me dis : *c'est un rêve*. Une voix intérieure rectifia aussitôt : *le rêve, c'est l'ange descendu du ciel*.

Comment vous peindre ce que j'éprouvais ? J'avais envie de rire, de chanter, j'avais envie d'assigner le printemps à demeure, de décréter aux parterres de fleurs l'occupation immédiate des prairies, d'ordonner aux ruisseaux de couler entre les feuillages verts, aux abeilles de bourdonner et aux grands vautours jaunes de décrire dans le ciel leur ronde majestueuse ; j'étais ivre de cette jubilation qui, pour avoir obtenu de l'amour sa quintessence, n'a plus rien à demander. Johan dormait ; je murmurai : *est-il possible... ?* Comme il était découvert, je rabattis la couverture sur ses épaules. Puis je me mis à le contempler.

Une contemplation, c'est à la fois un hommage, un poème et une prière. Mes yeux embués s'émerveillaient. Voir l'âme, c'est voir l'infini. Il y avait au-dessus du lit où se nouait l'amour le plus ensoleillé de l'univers, un frémissement d'ailes invisibles. Des constellations semblaient danser un ballet de féerie où les couleurs et les sons s'échangeaient et traversaient les espaces. Dehors, la tempête avait cessé, le ciel était bleu. Il faisait froid ; en moi, l'été rayonnait.

Tout à coup, Johan bougea. Un petit bougonnement caractéristique du réveil, accompagna le mouvement de tête qui dirigea ses yeux dans les miens.

– Il y a longtemps que tu ne dors plus ? bredouilla-t-il.

– Dix minutes...

Je ne saurais peindre le sourire paradisiaque qui ornait son visage. Ses cheveux en désordre ajoutaient à la grâce avec laquelle, pliant ses bras et déposant son menton dessus, il dit :

– C'est le plus beau matin de ma vie...

Une simple phrase qui vous entre droit au cœur, et voilà la symphonie amoureuse qui commence. Musique irrésistible. Emporté par l'enthousiasme, je me glissai le long de son dos ; un soupir s'exhala de sa poitrine, mes bras l'entourèrent, mes lèvres baisèrent sa nuque ; quelle prodige qu'une simple effusion offrant à l'amour son accomplissement et son corollaire ! Je n'en pouvais plus, tant me submergeait cette félicité qui, n'ayant pas de nom, résiste à toutes les analyses de la pensée comme à toutes les dissections de la logique. Du reste, l'amour, non plus que le génie, n'est tributaire de l'explication rationnelle : cette grâce nous vient d'ailleurs, là où le raisonnement s'arrête court et perd haleine. D'où le respect qu'on lui doit. Outrager l'amour, c'est insulter à l'infini que tout homme porte en soi, c'est énucléer la création de cet œil visionnaire qui, par le truchement d'un acte humain, proclame les lendemains nouveaux et l'accession à l'éternelle jeunesse.

Nous nous rassasions l'un de l'autre. Johan, à plat ventre sous moi, ne disait rien et recevait mes embrassements avec de petites commotions galvaniques. Il transpirait de sa peau une cassolette de parfums âcres et chauds où les capiteux<sup>3</sup> effluves du garçon se mêlaient aux moiteurs du sommeil et composaient un bouquet d'arômes poivrés, pareils à ceux qu'exhalent les pois de senteur : sa nuque, ses oreilles, ses cheveux, sa joue, tout me ravissait en extase. J'étais contre lui, de plus en plus resserré, et ses jambes se glissaient lentement sous les miennes. Mes caresses allaient maintenant des épaules aux hanches, puis des hanches aux flancs des fesses. J'étais le prêtre qui adore la divinité, j'étais le hiérophante qui préside aux mystères d'Eleusis ; j'étais le dépositaire d'un autel où il m'était donné de répandre l'encens.

En cet instant, je m'aperçus que mon ventre s'était joint à l'entre cuisses et qu'il en suintait quelque chose d'humide. Je me relevai légèrement, je vis ma verge tendue, je vis les fesses de Johan maculées de taches translucides. Un filet blanchâtre jaillit et retomba sur le sillon. Les

---

<sup>3</sup> On fait souvent d'effluve un mot féminin. C'est une faute, il est masculin.

fesses s'écartèrent, la somptueuse corolle apparut, fleur épanouie à peine duvetée d'un pinceau de soie légère : lentement, la jonction se fit, oiseau qui vient de trouver son nid. La tête me tournait, mon cœur battait à se rompre, l'œil unique de mon doigt de plaisir cherchait l'entrée de la gaine où allait se nouer le premier acte d'une prodigieuse épopée d'amour. Soudain, je poussai un petit cri : la peau venait de céder, le fourreau aspirait le serpent, le glissement m'arracha une plainte si longue, si chargée de toutes les jubilations que procure les grandes béatitudes de la vie que j'en perdis le souffle. Mes lèvres dévoraient la nuque de Johan, mes bras s'entrelaçaient à son torse avec une force décuplée par la montée de la sève. J'étais fou de désir, j'allais et je venais dans à l'intérieur de la gaine brûlante en poussant des soupirs entrecoupés, et mon camarade répondait à tant de sollicitude par des spasmes et des sanglots analogues.

Que vous dire du moment où la rosée s'épancha ? Là, on atteint au sommet de ce qu'un être humain peut éprouver de cette jouissance si complète, si au-dessus de toute traduction littéraire, qu'elle voudrait un mot supplémentaire dans la langue pour l'exprimer. Je perdis connaissance, c'est certain ; ce qui n'est pas moins certain, c'est que cet évanouissement n'ôta pas un pouce de l'inconcevable allégresse où me transportèrent les gerbes saccadées qui fusaient au sein de la gousse épanouie. Intarissable succession de hoquets expulsés avec cette puissance qui enflamme les moindres nerfs du corps.

Je fus longtemps à tenter de reprendre mes sens, le visage enfoui dans le creux des épaules de Johan, tout aussi ébaubi que moi. L'idée de le hisser à son tour au sommet que je venais d'atteindre conduisit une main sous son ventre, où palpait, plus dur qu'un stylet d'airain, l'aiguillon impatient. Je l'incitai à se retourner sur le dos. Sa longue tige, fine et arquée, qui exsudait des escarboucles translucides, était pourpre à en éclater. J'en approchai mes lèvres, il me souffla : *j'en peux plus*, les lèvres obtempérèrent et s'enroulèrent autour du capuchon qui emmaillottait presque encore entièrement le délicat pistil ; un cri sourd résonna dans la chambre. L'élixir distilla de l'œil unique et cracha un feu d'ambroisie. Johan se tordait sur le lit, effaré de stupeur, tremblant, toute sa personne participant à l'extraordinaire sensation qui le consumait. Son sperme avait un goût de vanille. Je n'en laissai pas une goutte.

Nous nous rendormîmes bientôt après. Les émotions de l'amour exigent quittance. Je me rappelle m'être levé, toutefois, au milieu même de l'extrême fatigue qui alourdissait mes membres et mon crâne, pour ranimer le feu. Quand je revins auprès de celui qui était, désormais, l'envoyé du Ciel, un plaisir inconnu m'enveloppa, l'odeur de Johan descendit sur moi comme un baume. Alors, mon âme se recueillit en une prière de gratitude si fervente, si profonde, si pénétrée de reconnaissance que les larmes coulèrent de mes yeux.

J'aimais. J'aimais éperdument. Conjonction miraculeuse qui élève l'homme au-delà des choses visibles et lui fait voir, à travers un acte charnel, les merveilles célestes que contiennent les grands accomplissements humains.

## 5. Soleil qui brille

Le froid qui s'était installé durait. Pour moi, j'étais entré dans cette tristesse qui prévoit déjà le temps malheureux où ce bonheur finirait, où l'être aimé s'en irait, appelé sous d'autres cieus par d'autres préoccupations. Que ferais-je dans cette maison où avait passé le souffle divin ? Comment continuer à étudier avec le souvenir de ce garçon unique que j'adorais à en perdre le sommeil ? Et lui, me vouai-il les mêmes sentiments ? Terrible crève-cœur que deux êtres trouvent aisé de faire l'amour ensemble et ne peuvent se résoudre à se dire ces mots simples auprès desquels tout le reste est verbiage : *je t'aime*.

Je lui posai la question, c'était, je crois, le lendemain. Il me fixa de ses grands yeux tendres, s'avança vers moi, me prit dans ses bras, posa sa tête sur mon épaule, et soudain se mit à pleurer à chaudes larmes. Comme s'il avait retenu trop longtemps le flot de ce qu'il avait à me confier, l'écluse se lâcha, il parla, d'une voix entrecoupée, secoué de sanglots si puissants, si irrépressibles que l'angoisse que j'en ressentis fit sur ma chair un effet comparable, mais en sens inverse, à l'ivresse que j'avais goûtée dans ses bras :

– Ah oui, je t'aime, dit-il, effondré, et c'est même la première fois que j'aime quelqu'un, et à ce point, c'est inimaginable, et toi, tu es là, sur mon chemin, et on est ensemble et tout pourrait être magnifique. Tu vois, la vie est mal faite, ou plutôt elle est contradictoire : elle donne le plus grand bonheur, et elle apporte le plus grand malheur. Le bonheur devrait éclore ici, entre ces murs, et c'est le malheur qui y est déjà. Est-ce que j'y peux quelque chose ? Oui, bien sûr. Mais si je n'avais pas fait ce que j'ai fait, je n'aurais pas pris la route et je ne t'aurais pas rencontré. Ironie de la destinée : la joie ne pouvait se payer que de sa fin programmée. Elle n'était donnée qu'en échantillon, comme si elle voulait nous faire mesurer ce que nous perdrons à ne plus l'avoir...

Je ne comprenais rien à ce discours, évidemment. Je voulus le questionner plus avant, mais lui, s'étant un peu repris :

– Non, laisse tomber, dit-il ; et pardonne-moi, j'ai juste peur de te perdre.

– Mais Johan, protestai-je, tu ne me perdras pas, voyons ! Bon sang ! On a fait l'amour comme personne sur cette terre ne l'a jamais fait, et de ce don réciproque est né un trésor, et tu me parles de me perdre ! C'est insensé...

Sa réponse fut un baiser. Il y a des baisers qui sont des prières en même temps que des serments. Celui-ci nous transporta dans des mondes idéaux où ne vivent que la beauté, la justice, la joie et la gloire. Ce fut un scellement de nos âmes. Tout le reste de la journée, je consolai mon compagnon et il parut quitter peu à peu cet état d'accablement où une pensée, peut-être terrible mais dans laquelle j'aimais mieux ne voir que l'appréhension d'un cœur sincère, l'avait réduit.

L'après-midi, nous opérâmes le débardage du contenu du coffre de la voiture, bourré de victuailles. La neige avait atteint presque soixante centimètres d'épaisseur. Je m'aperçus alors avec beaucoup de plaisir que Johan, tout comme moi, était taillé dans une étoffe à soutenir les travaux et les efforts les plus pénibles : car pour véhiculer l'intendance du coffre à la maison, il était nécessaire d'affronter la neige sur cent cinquante mètres de distance dans les deux sens. Une heure franche fut nécessaire à cette besogne de Tantale. Encore fûmes-nous astreints à la faire suivre de la collecte de l'indispensable bois de chauffage, ouvrage tout aussi éprouvant.

Johan semblait avoir recouvré sa bonne humeur. Du nuage de tristesse qui avait obscurci son front, il ne subsistait plus rien. Vers le soir, alors que le soleil disparaissait derrière la montagne, soudain il se lança dans une espèce de discours où surnageaient toutes sortes de projets qu'il envisageait avec moi :

– Je vivrai ici, désormais, dit-il ; mais tu sais, je suis discret, je voudrais ne pas trop me montrer.

– Tant mieux ! répondis-je, ça fera comme un jeu : ne pas se faire voir.

– Et puis, si tu veux, on s'en ira.

– Où tu veux.

- Loin, très loin.
- Au pôle sud même, je te suivrais.
- J'aime mieux les pays chauds.
- Moi aussi, remarque bien.

Son visage s'était fait nostalgique. Il me demanda doucement :

- Tu ne veux pas savoir pourquoi je te dis tout ça ?
- J'ai deviné.
- Tu as deviné ? fit-il d'une voix éteinte.

– Oui : tu t'es barré de chez toi, pas vrai ?

Il opina timidement du chef. Je poursuivis :

– Et tu ne veux pas qu'on te retrouve...

– Ben, oui...

– Et, repris-je, ironiquement câlin, ce qui motive cette discrétion, c'est un gros, mais un très gros mensonge, pas vrai ?

- Vivien, pardonne-moi... je ne pouvais pas...
- Je sais, dis-je en l'embrassant. Petit menteur quand même...
- Je suis désolé.
- On attendra le temps qu'il faudra pour que tu sois en règle.
- C'est huit mois.

Je le fixai au fond des prunelles et, tout souriant, le cœur gonflé d'un amour indescriptible, tant il échappe aux mots :

- Tu n'as donc que dix-sept ans.
- Eh oui...

– Je me disais aussi, fis-je en déposant son visage sur mon épaule, je me disais, dans la voiture : *il paraît bien dameret pour un mec de dix-neuf ans.*

- C'est quoi, *dameret* ?
- Comme qui dirait tendre, juvénile, la joue en fleur et l'œil pimpant.
- Ça alors ! T'as des expressions à faire école, toi...

En cet instant, il se passa un événement que Johan n'avait évidemment pas prévu : brusquement, et sans transition, je lui déclarai :

- Et si j'avais moi aussi mon mensonge à me faire pardonner ?
- Quoi ?

Ce *quoi*, lancé avec la vivacité de la bête attrapée au filet, exprimait moins le dépit que ce plaisir indistinct de partager avec un complice une prérogative qui est le liant des connivences entendues.

– Rassure-toi, repris-je, rien de grave, ce mensonge, c'était juste un paravent.

Comme le mystère contenu dans ce mot, paravent, voulait son explication, je continuai :

– Je ne te connaissais pas quand je t'ai prié de passer la nuit ici. Or, j'évite toujours de proclamer au premier venu ce que je suis en réalité.

– Et qu'est-ce que tu es ?

– Premièrement, un orphelin : je n'ai ni père ni mère. Du moins, je ne les ai plus, depuis l'année dernière ; ils sont morts dans un accident d'avion.

– Oh...

– Ne te désole pas, j'ai eu le temps d'avalier la pilule...

– Quand même, c'est tragique...

– Ensuite, j'ai hérité de leur fortune. Je suis riche, Johan, très riche. La question des moyens de fuir la contrée ne se pose donc plus qu'en termes stratégiques : éviter les flics, ne pas attirer l'attention, se faufiler entre les mailles et faire les morts jusqu'à ta majorité légale.

Johan respira à fond et, en hochant la tête de gauche à droite :

– C'est incroyable, s'exclama-t-il, on s'est raconté des bobards comme les derniers des malfrats...

– Mais non, rectifiai-je, ni toi ni moi ne pouvions tout déballer des particularités de notre condition, tu penses bien. Si tu m'avais dit : *je me suis cassé de chez papa et maman, je suis mineur, je cherche quelqu'un pour me cacher*, je t'aurais peut-être signifié une fin de non-recevoir catégorique. Si moi de mon côté je m'étais blasonné de ma richesse, tu te serais peut-être dit : *tiens, voilà un petit bourgeois friqué qui veut faire sa frime, avec sa belle bagnole et ses grands airs*. Nous sommes excusables l'un et l'autre, d'autant que nous venons de nous avouer nos supercheries respectives.

– C'est qu'entre temps, il s'est passé des choses...

Le soir vint, et avec le soir ce sentiment d'inexpugnabilité qui semble ériger autour de la maison une forteresse imprenable : la neige était haute, je l'ai dit, presque soixante centimètres. Et puis, le moyen de dénicher dans ma chartreuse, si retranchée de tout et même invisible depuis la route, un adolescent en rupture de ban familial ?

Arrêter une résolution ferme et sensée, c'était à présent l'unique voie de sortie d'une situation inouïe dont les implications ne nous apparaissaient encore qu'à travers une brume indistincte, mais que nous savions que tout attermoisement affaiblirait. Il est des circonstances où l'excès d'incertitude ankylose les actes et pétrifie le courage ; les conjonctures exceptionnelles réclament l'appui de cette flamme ardente qui éclaire ce que trop d'hésitation laisse dans l'ombre. Marcher vers l'avenir un flambeau à la main, c'est le secret des grandes victoires.

La météo ne prévoyait pas de radoucissement immédiat. Nous aurions aimé que l'hiver durât éternellement. La Bigue, impropre à la circulation, ressemblait à un glacier. Grâce aux précautions que j'avais prises le matin même du jour où je rencontrai Johan, nous étions parés pour soutenir un mois franc d'autonomie.

En attendant, nous faisons l'amour.

Nous le faisons souvent. Appel impérieux des sens qui culminait en de prodigieuses voluptés.

Un jour, c'était vers les six heures, après avoir rentré notre provision quotidienne de bûches, nous nous étions assis sur le banc, devant le feu, là même où notre premier déshabillage avait écrit le prélude d'un roman dont ni Johan ni moi ne pouvions prévoir les suites. Nous étions dans cet état de satisfaction du travail accompli qui prend sa mesure à la quantité de sueur dépensée. Car je vous assure que de se coltiner, une heure durant, une charge de bois à pleins bras par une rampe de plus de dix mètres de longueur sur douze de dénivellation, ce n'est pas une sinécure.

Tout en regardant les bluettes du poêle faire des scintillements, je sentais l'haleine de Johan sur ma nuque. L'haleine de celui que vous aimez, c'est la quintessence de l'aphrodisiaque. Les yeux de mon camarade ne quittaient pas cet endroit que les garçons ne peuvent pas plus soustraire à leurs émotions qu'ils ne le dissimulent à autrui quand ils devinent en lui quelque intention consentante. Un violent désir dilata sur mon pantalon se survêtement l'abcès qui en témoignait la tyrannie. J'allongeai mes jambes en me détendant en arrière : le bossage se déploya, tout gonflé de cette impatience qui s'en remet entièrement à l'autre du soin de lui donner carrière.

En cet instant, Johan s'approcha de moi, passa son bras autour de mon cou, m'embrassa fiévreusement tandis que sa main se posait sur ma cuisse, avant d'obliquer vers la protubérance. La longue plainte qui s'échappa de ma poitrine accompagna bientôt un doux et régulier mouvement de caresse sur une rigidité que l'obstacle du vêtement rendait encore plus désirable. La caresse se fit plus précise, les doigts remontèrent jusqu'à la couture, jouèrent un moment avec l'élastique du slip, descendirent, palpèrent le long fuseau, tandis que l'intensité de ses baisers redoublaient de chaleur. Je n'eus que le temps de souffler : *attention, je vais...* que Johan s'agenouilla devant moi, dégrafa la ceinture et tandis que je m'abandonnais à la magie de cet instant incomparable, extirpa ma longue et fine verge du slip et y enroula ses lèvres. J'étais transi d'un émoi dont il m'est impossible de vous rendre l'intensité, à telle enseigne que je dus lui concéder les prémices d'une volupté plus complète, dont Johan conçut une délectation enfiévrée. Pendant qu'il me procurait les délices les plus vertigineuses, j'ôtai un à un le reste de mes vêtements. Ses lèvres couraient sur ma tige avec des retardements, des resserrements, et un art de suspendre les montées de magma qui me mettaient au supplice.

La torture ne pouvait durer : l'onde de volupté grisante qui naissait des entrailles et parcourait ma verge dans toute sa longueur comme un courant électrique, finit par une cascade qui dégorgea une profusion triomphale d'ambrosie. Je me souviens de la force avec laquelle mon sperme gicla et avec quelle régale Johan en recueillit jusqu'aux moindres embruns. Mon crâne était le centre d'un malstrom de ces sensations qui convergeaient vers une sensation suprême, celle de rendre à mon bienfaiteur les délices qu'il me procurait. Je lui murmurai avec fièvre :

– Viens en moi...

Alors, Johan devint fou et se dévêtit avec une telle hâte qu'il manqua de choir à plusieurs reprises. Pendant qu'il rendait à sa beauté l'hommage d'un somptueux dépouillement, tant il alliait la grâce, la force et cette fébrilité qui prête à chacun des geste que l'on commet une dimension presque épique, je me disposai face contre la table, les jambes écartées, dans l'attente de la pression qui consacrerait notre amour par la dernière phase qui manquât à sa complétude. Son pubis s'appliqua à mon dos, sa verge joua avec mes fesses, humecta le sillon, chercha le pertuis, le trouva, s'y aboucha quelques secondes et y entra avec la rigidité d'une pointe d'acier. Un feu parcourut mes reins et remonta le long de l'échine. Quels transports ne me causait pas le suave glissement de sa virilité dans ce fourreau si sensible et si bien conformé pour être le réceptacle de ce goût que Saint-Simon qualifiait *opposé* ! J'entendais le souffle de Johan se précipiter, haleter, devenir bégaiement, puis se convertir en un petit cri étouffé, avant de se résoudre en un long râle. Par deux fois, il connut l'explosion d'ambrosie qui fait dans la chair un feu d'artifice de plénitude atteinte.

Pendant trois semaines, nous nous rassasiâmes l'un de l'autre. C'était le matin, au réveil, c'était le soir, c'était l'après-midi, c'était en pleine nuit, c'était à toute heure et en tous lieux. Nos corps étaient des autels où nous nous rendions l'un l'autre un culte de passion effrénée. Nos baisers, nos caresses, nos étreintes, nos soupirs, composaient un ballet prodigieux d'où naissaient des prodiges. Nous étions les hérauts de la joie d'aimer, bardes, chantres et rhapsodes de cette félicité dont il éclot des hymnes si purs, si harmonieux, si parfaits que sa perfection en absout les excès.

L'amour, c'est le baiser que Dieu donne aux hommes.

Une nuit, je reposais, bercé par ces songes apaisants que procure la proximité chaleureuse de l'être aimé, l'odeur de sa peau, le parfum de ses cheveux et le mystère enchanteur qui émane de l'obscurité où deux âmes réunies ont scellé leur union. Sa main était dans ma main, nos jambes se touchaient, nous avions fait l'amour à en mourir, nous étions ivres de cette ivresse qui est calme, qui a opéré la métamorphose des sensations physiques en quelque chose qui les prolonge en les épurant. Un petit bruit charmant faisait dans le silence de la pièce ce qu'une légère lueur fait dans l'obscurité totale, un ornement, quelque chose qui semble être là pour veiller sur vous et vous rassurer. Un autre bruit lui répondait en écho et ressemblait à un clapotis cristallin venu d'on ne savait quel ciel musicien. Le premier bruit, c'était la basse continue de l'adorable ronflement de mon compagnon. L'autre s'était immiscé en moi sans que je l'eusse dissocié de l'ambiance à laquelle il se rattachait et qui m'inspirait cette image : une pluie de perles.

Tout à coup, mon cœur s'étreignit, je me dressai assis.

Je tendis l'oreille. Cette fois, le clapotis changea d'expression, exactement comme quand on découvre que le flûtiste invisible qui vous a bercé en vous insinuant des songes de jeune pâtre beau comme le soleil, est en réalité un vieux berger décati. De la pluie de perles, les perles disparurent. Il resta ce mot, pluie, qui s'accrocha à mon esprit, y fit effraction et ne le quitta plus. La réalité vint brusquement me donner le coup de coude.

Je me levai, le cœur battant, et descendis au salon. J'ouvris la porte extérieure. Un air doux et humide fouetta mon visage. J'allumai, je jetai un œil sur le thermomètre, il indiquait sept degrés.

Le redoux avait discrètement éconduit le froid pendant la nuit.

L'oppression qui pesa sur ma poitrine pendant une ou deux minutes fut si forte que j'eus de la peine à respirer.

Tout à coup, je frappai de mon poing dans la paume de main, en proférant sourdement cette invective à moi-même :

– C'est pas fini, cette crise de petit enfant peureux ?

Johan et moi n'avions-nous pas arrêté une ferme et inébranlable résolution, celle de fuir en Espagne jusqu'à sa majorité ? N'avions-nous pas pour accorder notre dessein à la besogne qu'il requérait l'immense privilège de la fortune de l'un des protagoniste ? L'argent, *quoi qu'on die*<sup>4</sup>, ouvre bien des portes et facilite bien des projets, fussent-ils les plus audacieux. Se terrer en Aragon pendant quelques mois, rien de foncièrement irréalisable.

Alors, pourquoi l'anxiété m'étreignait-elle ainsi ?

Était-ce, sous forme d'intuition, un avertissement qu'un danger rôdait, qu'un élément inconnu nous échappait, qui pouvait rompre nos projets ? N'y avait-il dans cette peur soudaine et inexplicablement despotique qu'un effet du contraste entre le bonheur que nous vivions et les suites où ce bonheur allait s'engager ? Questions, on l'imagine, impossibles à résoudre.

Après avoir bu un lait chaud au miel, je remontai dans la chambre. Johan dormait paisiblement. Je me glissai auprès de lui, il grogna comme un petit ourson, je ne pus me départir d'un mouvement de tendresse et je l'embrassai furtivement sur la joue. Cela ne le perturba pas le moins du monde. Seulement, dans un mouvement tout pareil au mien, guidé par cet instinct qui nous rapproche de ceux que nous aimons, il se pelotonna contre moi. Son haleine descendit sur mon âme. Une immense houle de bonheur remplit mon être avec la béatitude d'un baume.

Il y a, dans l'envahissement pacifique d'une onde qui vous enveloppe et vous ravit en extase, quelque chose qui n'appartient pas à la terre, qui vient d'ailleurs, qui nous est donné comme en avance d'une promotion ultérieure encore plus fastueuse. Quel est donc ce mystère qui projette une partie de nous, êtres finis et limités, vers les choses sans fin et sans bornes ? Où trouver, dans l'imperfection de notre condition humaine, la part de ce feu céleste qui nous embrase et nous fait voir, par-delà les choses palpables, la perfection de l'absolu ? Un corps, qu'est-ce donc que cela ? Un amas de chair ? Non, une parcelle d'infini. Cette parcelle est elle-même tout, et ce tout se partage entre d'innombrables ramifications. Je dis *se partage* et non *se divise*. La fin de la division, c'est justement le partage. Le monde un est l'avancement du monde deux. Ici-bas, nous vivons dans un jeu de forces contraires qu'il nous appartient de concilier, en attendant, pour les plus évolués d'entre nous, de les traduire en espérance. Cet appel à l'unité, c'est le but de l'homme. Sa tâche consiste à bâtir la brèche par laquelle le monde créé sera relié au monde créateur. Formidable besogne dont peu d'hommes saisissent l'importance. Ma rencontre avec Johan, c'était cela, le nœud assorti, par le don de soi, à un idéal incommutable. Nous étions deux, certes, mais nous avions déjà réalisé l'unité. Comment ? Par l'amour. Ensemble, nous allions marcher sur les sentiers inexplorés, ceux qui conduisent vers l'ineffable. Notre devoir, j'en étais sûr à présent, était de divulguer ces chemins et de les préparer pour que non seulement d'autres garçons, mais tous les hommes, y voient le remède à leurs maux et à leur incompréhension d'une existence si souvent réfractaire à tout espoir. Je comprenais dès lors la valeur de l'acte d'amour physique : l'union des corps participant de l'union des âmes, c'était là le splendide symbole dont Dieu se sert pour déposer en nous cette graine qui, en germant, conduit ses créatures vers les cieux.

Un inexprimable sentiment de jubilation m'avait submergé. Je venais de franchir le palier qui se referme derrière soi, qui ne permet plus de retour en arrière, qui délaisse l'ancien pour le Nouveau et qui sème partout des fleurs encore jamais vues, des parfums encore jamais respirés et des sons encore jamais entendus.

Je m'endormis dans cet éblouissement.

---

<sup>4</sup> Molière.

## 6. Soleil qui fuit

La soudaineté avec laquelle le redoux avait nuitamment fait patte-pelue avait de quoi déconcerter : il n'était pas huit heures du matin que les trois quarts de la propriété étaient déjà libres de congères. Au réveil, j'avais fait part de l'événement à Johan. Il eut exactement la réaction que j'en attendais, celle d'une tristesse que tentait de combattre un optimisme forcené. Je le rassurai du mieux que je pus :

– Bon, dis-je, on exécute notre plan : cet après-midi, je vais compléter les courses alimentaires. En revenant, je file en Espagne, si le col est ouvert, et il doit l'être vu la saute d'humeur de la température : sept degrés la nuit, c'est au moins dix ou douze le jour. Par conséquent, je fonce droit sur Jaca, et je m'enquiers des locations disponibles. Toi, tu restes là, tu fais le mort. Si quelqu'un se présente, tu ne bouges pas, tu ne réponds pas, tu n'existes pas, tu es fantôme, ectoplasme, tout ce que tu veux, mais impalpable comme l'air. En partant, je fermerai les battants extérieurs à double tour : ça fera un peu sombre dans la baraque, mais la pénombre d'un jour, c'est la lumière pour tous les autres. A mon retour, nous établirons une haute stratégie de déménagement, avec toutes les ruses et toutes les ficelles. Qu'en dis-tu ?

– Rien, fit Johan, je prierai pour que tu trouves illico un logement.

– Je trouverai : l'Aragon n'est pas couru, il y a partout des maisons vides. Ce n'est pas une province que les Anglais et les Hollandais ont colonisée à coups de millions de livres sterling et d'euros.

– Alors, vas-y, répondit l'adorable garçon, plus vite ce sera fait, mieux on se sentira.

Avant de quitter la Bigue, je réitérai mes recommandations. Puis j'embrassai mon compagnon. Baiser qui avait des accents d'adieu et qui, quelque effort que je fisse pour l'écheniller de ce pénible sentiment, ne laissa pas de me causer une sourde appréhension.

Une heure plus tard, le coffre plein, je remontai vers la frontière. J'étais un peu anxieux de ce que le tunnel pouvait bien être fermé, en dépit de la fonte des neiges. Celle-ci, du reste, était spectaculaire : là où la veille encore les routes avaient l'air de pistes de skis, plus une trace blanche, le bitume sec, les accotements dégagés, partout des rigoles d'eau témoignant un réchauffement aussi brusque qu'imprévu. Je notai qu'il faisait plus de quinze degrés.

Ces radoucissements sont fréquents en plein hiver. Ordinairement, ils annoncent la fin des grands froids. Quoiqu'une nouvelle descente d'air polaire ne soit pas à exclure, il est extrêmement rare qu'elle se montre aussi sévère que la première. Les Pyrénées sont des montagnes à double tranchant très contrasté : quand souffle le vent du sud, tout fond en quelques jours. Or, c'était précisément le suroît qui soufflait. Le ciel étalait un bleu d'azur presque printanier, le soleil rutilait sur son horizon bas, on voyait tournoyer des légions de vautours affamés à la recherche de quelque improbable pitance.

J'arrivai à Jaca vers dix heures. Je me dirigeai vers une agence que je connaissais par un ami de feu mon père qui brassait des affaires immobilières dans toute l'Europe. L'employé m'accueillit. Je lui présentai mes doléances, il fouilla dans un dossier. Au bout d'un moment, son regard s'éclaira :

– Il ne peut que j'aie ce que vous recherchez, dit-il. C'est une hacienda qui est située dans l'arrière-pays d'Ortal, entre les deux routes qui mènent aux deux cols, le Somport et le Pourtalet. Il y a six pièces. La ferme a été refaite voici deux ans. Ses propriétaires sont tombés malades et vivent à Saragosse, où ils prennent des soins.

– Monsieur Ortega, fis-je, vous est-il possible de m'y conduire maintenant ?

L'homme consulta sa montre et déclara :

– A condition de ne pas traîner, nous y serons dans une demi-heure.

– Alors, allons-y.



Deux heures plus tard, je franchissais le tunnel du Somport dans le sens inverse. J'avais le cœur léger, je sentais au fond de moi une espèce de liquéfaction de toutes les frayeurs que j'avais pu concevoir, un peu comme une bonne suée vous débarrasse des mauvaises humeurs et purge votre sang. Je songeais à Johan et à notre évasion : dans moins d'une semaine, nous emménagerions à Ortal, dans la hacienda pompeusement appelée *Puerta de la cruz*, nom prédestiné au salut que nous en attendions.

L'affaire avait été menée tambour battant. Du reste, chance incroyable : la hacienda était une bâtisse splendidement baroque, toute taillée dans un seul morceau de pierre jaune, magnifiquement décorée, splendidement architecturée, adossée à une colline, au fond d'une toute petite route privée qui y finissait en cul-de-sac, et ouvrant plein sud sur le bas Aragon. Pas de situation plus favorable à l'évanouissement de Johan. Personne ne le trouverait jamais dans cette chartreuse. Nous y attendrions tranquillement sa majorité, avant de revenir en France. Et puis, revenir en France, quelle idée ! Pourquoi ne pas rester à Ortal ? Après tout, mon compagnon ne partageait-il pas avec moi le goût de la solitude, des grands espaces et surtout, des vrais étés bien chauds et bien longs ?

Tandis que la voiture trottait gaiement sur les pentes des Pyrénées françaises, je me faisais ces réflexions pleines de cet espoir qui en dissout l'aspect chimérique et lui substitue un fondement solide. A l'embranchement de la route de Lescun, là où trois semaines plus tôt, nous avions entamé notre longue et périlleuse ascension vers la montagne, j'eus un regain d'optimisme : décidément, tout s'arrangeait pour nous aplanir les voies. J'étais si heureux, je me sentais l'âme si légère, si dépourvue de la moindre appréhension, que je me mis à chanter. L'image de Johan, cette image du bonheur né d'un miracle, tourbillonnait en moi avec des élans d'un tel dynamisme que j'eus envie de crier ma joie à pleine tête. Je pensais, ébahi de désir, qu'à peine sorti de la voiture, je me précipiterais sur lui, que je le prendrais dans mes bras, que j'ôterais ses vêtements un à un, et que nous ferions l'amour à en perdre la raison.

Je me dis tout cela jusqu'à l'entrée de la propriété. La neige l'ayant déserté en grande partie, il m'était loisible de ranger la voiture dans le garage.

Comme je franchissais la barrière, en cet instant mon cœur cessa de battre.

Entre la barrière et le garage, il y a une centaine de mètres sur un petit sentier qui borde le gave et décrit une large courbe de gauche à droite, comme la structure de bois d'une harpe géante. L'extrémité de cette courbe échappant à l'écran des arbres, on distingue nettement l'automobile d'un visiteur qui se serait présenté pendant votre absence et qui attendrait votre retour.

En cet endroit stationnait un véhicule.

Ce véhicule était un fourgon de couleur bleu nuit.

Sur sa plaque d'immatriculation, un sigle en forme de flamme précédant un drapeau tricolore. Avec une sourde terreur, je reconnus une camionnette de la gendarmerie. Je donnai d'un furieux coup d'accélérateur et me projetai tout à côté du fourgon.

Un homme en tenue m'arrêta de la main. Je descendis. L'homme vint vers moi et me dit :

– Vous êtes Vivien Sauvenergues ?

– Oui, répondis-je d'une voix éteinte.

Tout à coup je distinguai, à l'angle de la rampe qui mène à la maison et des alignements de sapinettes qui la bordent, deux silhouettes qui en encadraient une autre. Ces silhouettes étaient deux autres gendarmes ; elles tenaient Johan fermement par les bras et le conduisaient vers le fourgon. Je m'écriai, en m'adressant à celui qui était devant moi :

– Mais qu'est-ce qui se passe ?

Ma question n'obtint pas de réponse.

Il se passa alors une chose qu'aujourd'hui encore, cinq ans après, je ne puis évoquer sans que mes yeux s'embuent.

Johan, arrimé comme en camisole, n'était plus qu'à deux pas de la portière du fourgon. Le temps que ses gardiens l'ouvrissent, son regard se leva vers moi. Un sourire errait sur ses

lèvres pourpres et radieuses. Ce que contenaient ce regard et ce sourire, aucun mot ne peut l'exprimer. C'était un adieu, c'était l'ultime salut de celui que le bonheur fuyait après l'avoir illuminé, c'était le mot FIN apposé à un fabuleux roman qui n'aurait duré que le temps d'en mesurer l'inanité. En cet instant, Johan avait une dimension d'archange. Dans sa seule façon de fixer ses grands yeux dans les miens, il y avait du baiser. Ce fut le dernier que je reçus de lui.

La portière se referma avec un claquement sinistre, je vis remuer à l'intérieur du véhicule une vague forme qu'on faisait asseoir et autour de laquelle on s'affairait. Probablement lui mettait-on les menottes.

En cet instant, le troisième gendarme vint vers moi et me dit :

– Il va falloir nous suivre.

– Oui, bien sûr, fis-je, machinalement.

J'étais pétrifié, immobile, incapable d'un geste, incapable d'une pensée, je regardais le gendarme, le fourgon, hébété, ayant dans le crâne un grand vide composé de milliers de points d'interrogation qui aboutissaient à un gouffre.

Brusquement, je sortis de cet état de sidération et m'adressai au gendarme :

– Mais pouvez-vous me dire au moins pourquoi on...

– Pourquoi on a arrêté ton copain ? fit l'argousin avec une certaine agressivité que confirmait son brusque tutoiement.

– Ben oui..., fis-je, désespéré.

– Parce que c'est un meurtrier.

Cette remarque tomba comme un couperet sur ma nuque. Je répondis faiblement :

– Qu'est-ce vous dites ?

– Ton copain, tu savais pas qu'il avait tué ?

Comme je ne pipais mot, incapable de proférer une parole, il continua :

– Il a tué son père, tu l'ignorais ?

Jusqu'ici, j'avais vécu cette scène dans une sorte de brume indistincte et ouatée, sentant autour de moi des catastrophes s'annoncer et n'y croyant pas, voyant des créatures se déplacer qui ne pouvaient être que des simulacres, et des actes se commettre qui ne pouvaient être que les éléments d'une fantasmagorie, ayant l'impression de vivre un mauvais rêve dont j'allais me réveiller, c'était sûr, sombre versant d'un précipice auquel on s'accroche pour ne pas s'y engouffrer. Le mot du gendarme, *tu savais pas qu'il avait tué*, dissipa les opacités et me ramena à la réalité. Je compris. Un voile noir passa devant mes yeux ; je tombai sur le siège de ma voiture, anéanti. Une poigne ferme me releva et me conduisit dans le fourgon. Je n'y pus même pas voir Johan : un paravent séparait en deux l'habitacle.

La suite de cette journée appartient à ces épouvantes au travers desquelles défilent une à une devant votre rétine tout l'ordre des créatures de l'enfer. Combats trop rudes à soutenir. Aucun homme ne se tire indemne de ces désastres. Le chaos y est partout, avec des rugissements de bête assoiffée de malheurs. Je me rappelle avoir été conduit à la gendarmerie et vaguement accusé de recel de malfaiteur, ou quelque chose comme cela. J'entendis à peine les discours qu'on me tenait. De ce courant furieux de verbiage officiel débordait je ne sais plus quelle histoire où il était prouvé que Johan avait tué son père d'un coup de couteau, avant de s'enfuir, et que la sanction attachée à ce meurtre était vingt ans de réclusion.

Moi, j'avais rêvé de mille ans de bonheur.

Je ne me rappelle plus non plus par quel hasard je me retrouvai dehors, libre apparemment, en réalité prisonnier d'une tragédie dont je prévoyais que je ne me relèverais pas. Je marchai vers la route d'un pas mécanique. Il était cinq heures du soir, je n'avais pas mangé, je n'avais pas bu, je ne ressentais ni la faim ni la soif.

Comment parvins-je à faire les quinze kilomètres qui séparaient le bourg de la Bigue ? Impossible de le dire. Tout ce que je dont je me souviens, c'est qu'une fois revenu chez moi, je m'assis sur le banc où l'amour le plus lumineux avait scellé son prélude et que je demeurai là, sans bouger, combien de temps ? Sans doute des jours et des nuits.

Quelques mois plus tard, je tombai malade de la maladie de Hodgkin.

La maladie de Hodgkin est un cancer du sang. Je ne voulus pas la soigner. On m'y obligea. On, c'est-à-dire Fabien, mon grand ami sur cette terre. Pour lui, et pour sa femme, et pour sa fille qui est ma filleule, je décidai de vivre. Je ne suis pas égoïste : ma mort eût brisé trop de cœurs.

En un an que dura le traitement, je perdis quinze kilos. Je n'étais plus qu'un spectre.

Au bout d'un an, je fus déclaré en rémission. Puis la santé revint, puis la guérison fut confirmée. Hélas, guérison rime avec dérision.

Parfois, lorsque je reviens de la montagne où j'aime tant à courir, le soir, sur ses sentiers ardu bordés de bruyères, tout à coup l'horizon s'efface, les contours des hautes collines s'estompent, et du haut du ciel bleu illuminant les pics et les monts de sa pimpante lumière, apparaît un visage beau comme un jour de mai, qui me regarde avec tendresse. Ses lèvres remuent doucement, un sourire éclaire son profil, et de ce sourire naît un scintillement de joie telle qu'on n'en voit seulement qu'à l'heure où l'âme, délivrée des chagrins et des douleurs, s'appête à saluer ce monde pour entrer dans cette grande lueur qu'on appelle la mort, en réalité la Vie.

**FIN**

**VIVIEN**

**pimbi@club-internet.fr**